



## For a Promiscuous Ethics / Pour une éthique de la promiscuité

Between specificity and boundary crossing / Entre spécificité et dépassement des limites

BRYN WILLIAMS-JONES

MAY 23, 2023

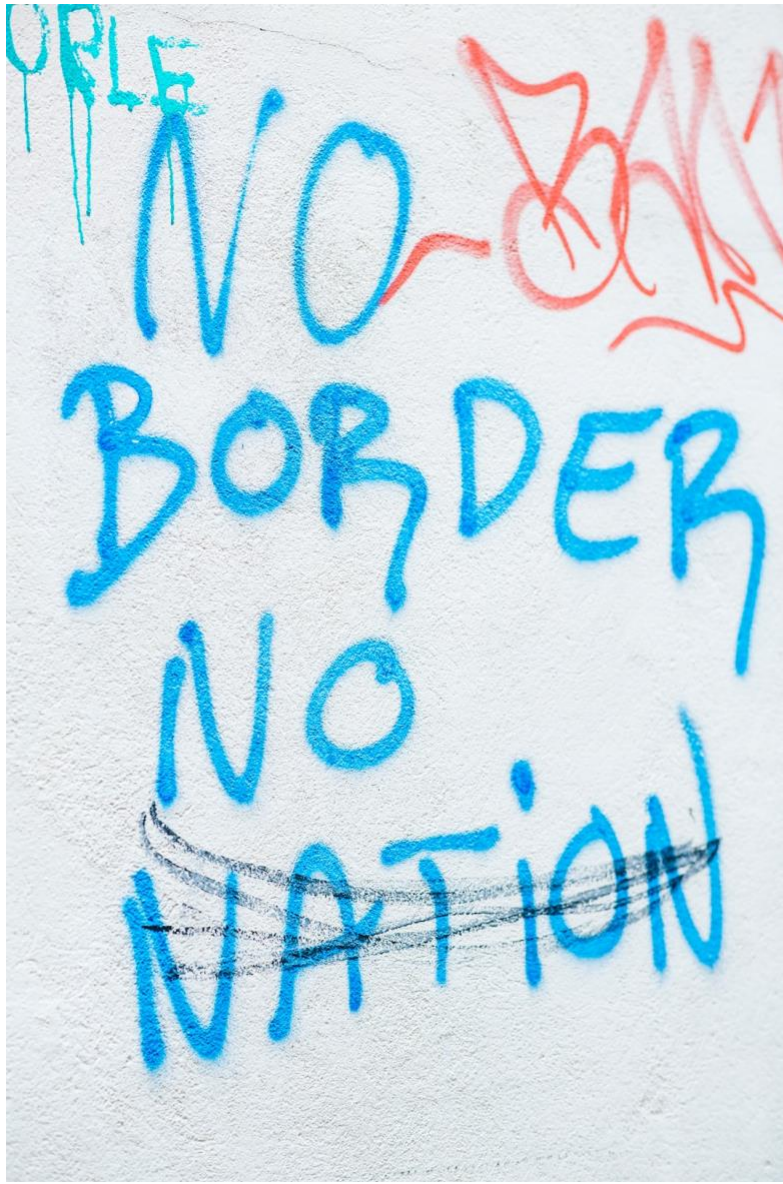


Photo by [Markus Spiske](#) on [Unsplash](#)

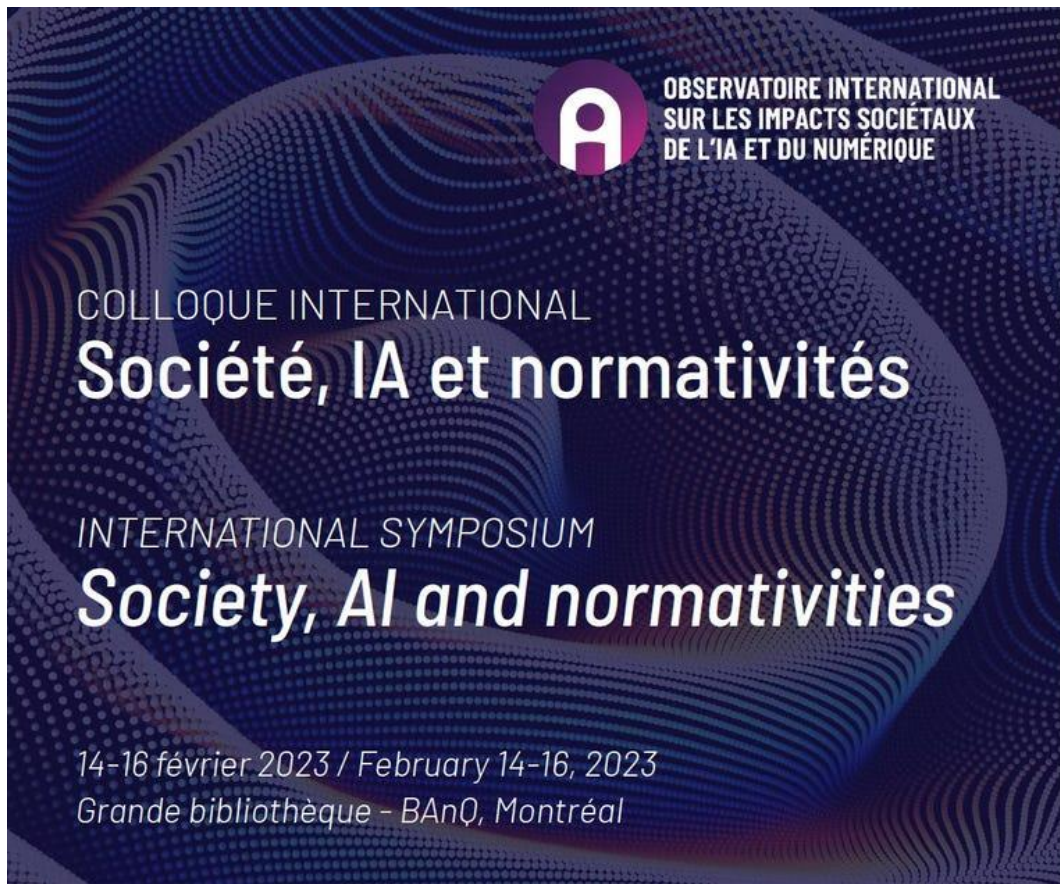
*La version française de ce texte figure ci-dessous*

As a bioethicist with a PhD in interdisciplinary studies, and a professor who is based in a School of Public Health, I have been thinking about my own professional identity and narrative (addressed in a [previous post](#)), and then more generally about how my field, bioethics, defines its boundaries.

Bioethics has a long history of reflexivity and disciplinary self-questioning, and I would suggest a constructive openness to continually reinventing itself. At its origin, bioethics was (and still is) a meeting space for people from many different disciplines across the humanities, social sciences, law, health sciences, applied sciences, etc. And while we started with two foci, that is medical/clinical ethics and research ethics with a focus on patients and research participants, over the following 50 years the field has developed a panoply of sub-areas or specialties: genetics and ethics, health policy ethics, public health ethics, neuroethics, and with a diversity of micro, meso and macro levels of analysis.

On the frontiers of these specialties — each of which have developed their nuanced problematizations of complex issues and responded with critical and adapted ethical frameworks — are other boundary and occasionally overlapping areas: scientific integrity/responsible conduct of research; humanitarian health ethics; military ethics; equity, diversity, inclusion; business ethics; environmental ethics... and AI ethics.

I was sitting in a stimulating [International Symposium on Society, AI and Normativities](#) — organized by the [OBVIA](#) (14-16 Feb 2023) — and listening to ethical reflections from researchers, innovators, and activists on a broad range of topics linked to AI, ethics and society, and I was struck by the interdisciplinary richness of the discussions and the fluidity or even absence of boundaries (see [videos](#)).



I have worked across many of areas of bioethics and applied ethics — I have a short attention span and eclectic interests — and have had the liberty and pleasure to follow my nose and not be defined by disciplinary boundaries.

Yes, I fully acknowledge the need for specificity and specialization, including within subdomains in bioethics, because it allows us to conduct rigorous research, build rich knowledge, train experts and professionals, and make a difference. But this conference on AI ethics — as well as parallel discussions with colleagues in One Health and Public Health — also highlighted the need for work across broader areas of applied ethics.

As a bioethicist, I have a great interdisciplinary toolbox to start with. But moving into areas like AI ethics where there is a huge convergence of issues and levels (micro/meso/macro), we also need tools from business ethics, tech ethics, eco-system and environmental ethics, data ethics, etc., in collaboration with our expertise from colleagues in health policy, public health, and law, among others.

In the face of complex issues raised by AI (and climate change, antibiotic resistance, etc.), we must avoid the simple, unidimensional analyses or “one size fits all” solutions. Invariably, complex issues with a convergence of problems and levels necessitate complex analyses in order to work towards nuanced answers and pertinent solutions.

So, we cannot afford to be limited by disciplinary or research identities, or topics that we can or cannot legitimately explore. We should instead be working both between and across disciplinary boundaries, bringing to bear our skills and expertise on the important problems facing our world.

For bioethicists — and for ethicists in general — I would argue that we need greater promiscuity, because we have so much to learn from one another. Collaboratively, we can mobilize a large and dynamic if somewhat messy intellectual toolbox, and in so doing, enable the production of nuanced responses to the challenges facing our society, raised by AI and other issues and innovations.

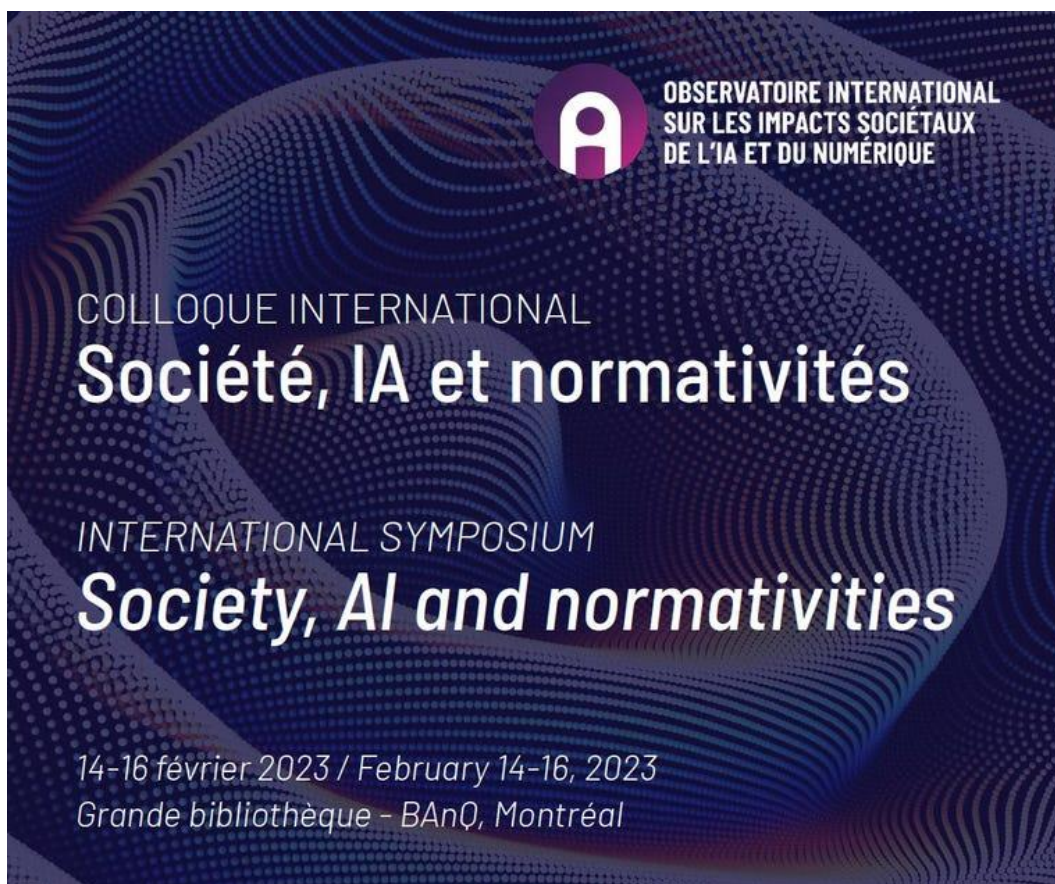
---

En tant que bioéthicien avec un PhD en études interdisciplinaires, et professeur basé dans une école de santé publique, j'ai réfléchi à ma propre identité professionnelle et à mon récit (abordé dans un billet précédent), puis plus généralement à la façon dont mon domaine, la bioéthique, définit ses limites.

La bioéthique a une longue histoire de réflexivité et d'autoquestionnement disciplinaire, et je dirais même une ouverture constructive à se réinventer continuellement. À son origine, la bioéthique était (et est toujours) un espace de rencontre pour des personnes issues de nombreuses disciplines différentes des sciences humaines, des sciences sociales, du droit, des sciences de la santé, des sciences appliquées, etc. Et si nous avons commencé avec deux centres d'intérêt, à savoir l'éthique médicale/clinique et l'éthique de la recherche avec un accent sur les patients et les participants à la recherche, au cours des 50 années suivantes, le domaine a développé une panoplie de sous-domaines ou de spécialités : génétique et éthique, éthique des politiques de santé, éthique de la santé publique, neuroéthique, et avec une diversité de niveaux d'analyse micro, méso et macro.

Aux frontières de ces spécialités – chacune d'entre elles a développé ses problématiques nuancées de questions complexes et y a répondu par des cadres éthiques critiques et adaptés – se trouvent d'autres domaines limitrophes et qui se chevauchent parfois : intégrité scientifique/conduite responsable de la recherche ; éthique de la santé humanitaire ; éthique militaire ; équité, diversité, inclusion ; éthique des affaires ; éthique environnementale... et éthique de l'IA.

J'étais assis à un stimulant [Colloque international sur la société, l'IA et normativités](#) – organisé par l'[OBVIA](#) (14-16 février 2023) – et j'écoutais les réflexions éthiques de chercheurs, d'innovateurs et d'activistes sur un large éventail de sujets liés à l'IA, l'éthique et la société, et j'ai été frappé par la richesse interdisciplinaire des discussions et la fluidité, voire l'absence de frontières (voir les [vidéos](#)).



J'ai travaillé dans de nombreux domaines de la bioéthique et de l'éthique appliquée – j'ai une courte capacité d'attention et des intérêts éclectiques – parce que j'ai eu la liberté et le plaisir de suivre mon nez et de ne pas être défini par les frontières disciplinaires.

Oui, je reconnais pleinement le besoin de spécificité et de spécialisation, y compris au sein des sous-domaines de la bioéthique, car cela nous permet de mener des recherches rigoureuses, de construire des connaissances riches, de former des experts et des professionnels et de faire la différence. Mais cette conférence sur l'éthique de l'IA – ainsi que les discussions parallèles avec des collègues de Une seule santé et de la santé publique – ont également mis en évidence la nécessité de travailler dans des domaines plus larges de l'éthique appliquée.

En tant que bioéthicien, je dispose d'une excellente boîte à outils interdisciplinaire pour commencer. Mais en passant à des domaines comme l'éthique de l'IA, où il y a une énorme convergence de questions et de niveaux (micro/méso/macro), nous avons également besoin d'outils issus de l'éthique des affaires, de l'éthique des technologies, de l'éthique des écosystèmes et de l'environnement, de l'éthique des données, etc., en collaboration avec l'expertise de nos collègues en politique de santé, en santé publique et en droit, entre autres.

Face aux questions complexes soulevées par l'IA (et le changement climatique, la résistance aux antibiotiques, etc.), nous devons éviter les analyses simples et unidimensionnelles ou les solutions "taille unique". Invariablement, les questions complexes avec une convergence de problèmes et de niveaux nécessitent des analyses complexes afin de travailler vers des réponses nuancées et des solutions pertinentes.

Nous ne pouvons donc pas nous permettre d'être limités par des identités disciplinaires ou de recherche, ou par des sujets que nous pouvons ou ne pouvons pas légitimement explorer. Nous devrions plutôt travailler à la fois entre et au-delà des frontières disciplinaires, en mettant à profit nos compétences et notre expertise sur les problèmes importants auxquels notre monde est confronté.

Pour les bioéthiciens – et pour les éthiciens en général – je dirais que nous avons besoin d'une plus grande promiscuité, car nous avons tant à apprendre les uns des autres. En collaboration, nous pouvons mobiliser une boîte à outils intellectuelle vaste et dynamique, bien que quelque peu désordonnée, et, ce faisant, permettre la production de réponses nuancées aux défis auxquels notre société est confrontée, soulevés par l'IA et d'autres questions et innovations.